

révolutionnaires du K.P.D. devraient non seulement "dégommer" l'ancienne direction incapable de la moindre auto-critique, comme cela a été fait tant de fois, mais aussi l'écarter officiellement, et dégager peu à peu à l'intérieur de leurs rangs une nouvelle direction. On ne peut indéfiniment refuser de mettre en application les résolutions du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, par exemple ne pas proclamer "la montée des forces révolutionnaires" et ne pas appeler à "la grève générale", bien que le C.E.I.C. le demande, et identifier en même temps le "parti communiste" au C.E.I.C. Cette attitude politique est confuse. La question de savoir ce qu'est et qui est "le parti" mérite d'être éclaircie aujourd'hui plus que jamais. Est-ce l'ensemble des membres, ou seulement l'appareil, ou bien le C.E.I.C.? Nous savons que dans la social-démocratie aussi, les meilleurs éléments utilisent la notion de "parti" comme un fétiche; selon la structure, la politique et l'action objective du parti, son unité et sa cohésion peuvent être aussi bien à un moment donné une force considérable, et à un autre moment un grand obstacle au mouvement révolutionnaire.

Les troupes d'élite de la révolution sociale, à savoir les travailleurs de l'industrie et des transports, n'appartiennent "pas encore" au parti communiste. Les membres du parti s'efforcent par tous les moyens, aujourd'hui comme avant, de les conquérir, mais la volonté et le courage subjectifs n'y suffisent pas. Pour y parvenir, il faut connaître aussi les meilleurs moyens. Peut-être ces troupes d'élite constitueront-elles bientôt le noyau de l'organisation révolutionnaire sans vouloir s'intégrer à l'organisation actuelle du K.P.; elles y étaient en 1923, puis le quittèrent; on doit en comprendre les raisons. De toute façon, c'est à ce moment-là que la question d'une nouvelle organisation révolutionnaire acquerrait une grande importance. Il en serait de même si un mouvement de masse fécond et durable, et non une simple flambée, apparaissait non pas chez les ouvriers sociaux-démocrates, mais chez les prolétaires de la S.A. dont l'orientation est révolutionnaire (b).

(b) Remarque pendant la correction:

(b)

 La mise au pas de la S.A. en Allemagne, le 30 juin 1934, a montré que les contradictions (dont nous parlions dans "Psychologie collective du fascisme") entre l'aspect révolutionnaire et l'aspect réactionnaire du fascisme, unifiés par son idéologie, ont éclaté tout d'un coup. Je ne dis pas cela pour prouver, comme les dirigeants révolutionnaires le font constamment, que "l'analyse" est vérifiée, mais pour la raison suivante: jusqu'à une époque récente, la presse du Komintern accablait d'injures toute tentative de voir dans le N.S.D.A.P. quelque chose de plus que le service d'ordre du capital financier, à savoir l'énergie révolutionnaire des masses enveloppée dans une forme réactionnaire. Maintenant, elle a vu son hypothèse d'une montée révolutionnaire confirmée en ceci que l'aile gauche du N.S.D.A.P. a été décapitée. Il faut espérer que l'histoire du mouvement révolutionnaire ne connaîtra plus un tel gâchis et une telle légèreté. Celui qui a participé aux luttes internes du parti de 1929 à 1933, sait que l'on considérait comme importun tout individu qui faisait allusion au caractère confusément révolutionnaire de la S.A., qui soulignait le fait incontestable qu'une grande partie du R.F.B. (1) était passé à la S.A., qui affirmait que la S.A. se recrutait chez les travailleurs et n'était qu'objectivement, mais non subjectivement, une troupe de mercenaires du capital. On n'aimait pas entendre cela, on ne voyait dans le fascisme que sa fonction réactionnaire, on ne voyait pas l'énergie révolutionnaire dans sa base de masse, et l'on perdait ainsi la bataille. Maintenant, après coup, étant donné qu'il n'est plus difficile de voir les contradictions, on concède ce qui auparavant était proscrit. Les "fidèles au parti" diront pour se consoler que ce n'est déjà pas si mal, qu'il ne faut pas trop en demander, que le Komintern a changé d'avis dans l'appréciation du fascisme comme dans la question du front unique avec la social-démocratie. Il faut répondre à cela: une direction qui ne précède pas les masses dans l'évaluation des faits et des processus, qui

(1) Organisation de combat du K.P.D.; "Union des combattants du front rouge" (Roter Frontkämpferbund), NdT.

(b) ne prévoit pas, n'est pas une direction, mais un appareil freinant l'évolution sociale. Lorsque de bons communistes ont cette mansuétude pour la direction, c'est par soumission inconsciente à l'autorité. L'expérience pratique du parti nous a appris que lorsque le cadre moyen ne suivait pas les directives du parti, c'est qu'il voyait et pensait instinctivement plus juste que les responsables au sommet. Aujourd'hui encore, nous sommes en présence de processus qu'il faut prévoir et développer à partir des contradictions actuelles, si l'on veut maîtriser l'avenir, et non l'affronter sans y être préparés. Nous courons par exemple le risque que les puissants mouvements de masse qui ébranlent çà et là divers pays (U.S.A., France), sans être dirigés, ni avoir d'objectif conscient, ne s'évanouissent pour faire place à une léthargie et une amère désillusion. Cette éventualité existe, mais il est également possible que la nouvelle montée de la révolte et de la conscience des masses se développe en une situation révolutionnaire mondiale. On peut dire avec assurance que nous aurions pu aujourd'hui frapper un grand coup après les événements du 30 juin, étant donné la grave désorganisation économique de l'Allemagne, si la direction communiste avait préparé le terrain dès 1923 ou du moins dès 1929. Il ne sert à rien de se disculper, il faut tirer les leçons du passé. Nous devrions aujourd'hui, par une compréhension correcte des grandes lignes d'évolution et de régression du processus social, tout préparer pour prendre les rênes de la société si le chaos survient. Dans l'intervalle, la grande masse de la population de la terre doit acquérir lentement et sûrement le sentiment inébranlable que nous sommes les seuls qui la comprennent, elle, la masse, (et non que nous nous contentons de comprendre Barthou, Litvinov, et nos propres désirs); cette confiance ne peut être obtenue par la ruse, la masse doit acquérir une confiance authentique et ardente dans le communisme, confiance que les "chefs suprêmes", depuis dix ans, non seulement n'ont pas laissé se développer, mais de plus ont ruiné directement par leurs fautes et leur manque d'intelligence. La guerre qui vient est la seule grande chance immédiatement prévisible de la révolution sociale. Nous ne devons pas la manquer,

Nous pourrions réussir aujourd'hui, car tout est en effervescence, rien n'est fixé. La question d'un nouveau parti ne se poserait pas, si à l'intérieur du K.P. il existait une possibilité de soulever ces questions, de délibérer les uns avec les autres, de sonder les possibilités d'évolution. Cela n'a pas été et n'est pas le cas. Nous pouvions commencer par étudier avec soin le processus d'accumulation et de maturation révolutionnaire qui se produit actuellement en Allemagne dans toutes les couches de la population, et en déduire à chaque instant l'attitude à prendre.

Si les cadres révolutionnaires d'aujourd'hui ne défendaient pas chacun en premier lieu sa propre organisation, mais plutôt la cause de l'unanimité révolutionnaire, ils seraient alors assez souples pour réagir promptement et opportunément aux mouvements des masses; ils pourraient alors, au lieu d'appeler abstraitement et mécaniquement à la grève générale, aider l'homme de la S.A., le cadre du mouvement de jeunesse, l'organisation féminine, en leur donnant des explications concrètes sur les contradictions, les solutions, les urgences, et s'assurer ainsi automatiquement la confiance et finalement la direction. Le vide, la scolastique, l'immobilisme, la désaffection des masses, proviennent précisément de ce que chaque organisation existante se considère comme élue des Dieux pour diriger la révolution à venir, et sur cette base cherche à stigmatiser toutes les autres comme contre-révolutionnaires. On ne mettra jamais assez au pilori cette naïve présomption de supériorité, l'infantilisme de cette compétition de prestige. La Sex-Pol doit se garder de considérer que son personnel et son organisation d'aujourd'hui représentent la direction de la politique sexuelle révolutionnaire. La direction finale n'est pas à revendiquer, ce n'est certes pas un droit, mais seulement le résultat d'un processus: celui qui comprend le mieux ce qui se passe dans le monde, qui

(b) comme nous avons laissé passer les occasions du 20 juillet 1932, de décembre et janvier 1933/34 et du 30 juin 1934. Dans ce but, les révolutionnaires doivent tout d'abord détruire en eux-mêmes la foi en l'autorité !

favorise le mieux le bouillonnement et la maturation révolutionnaires, c'est à lui que reviendra la direction. On ne peut ni mériter, ni s'approprier, ni revendiquer, ni monopoliser la direction de la révolution. Celui qui aujourd'hui, dans cette situation mondiale si confuse, compliquée, si malaisée à comprendre, d'issue si incertaine, se proclame haut et fort comme le seul, le vrai, l'incontestable chef de la révolution encore à naître, c'est lui qui sombrera le plus vite dans l'oubli si les choses vont assez loin pour que l'on puisse parler à juste titre de montée révolutionnaire.

Pour que la reconstruction du mouvement réussisse, il est encore un condition importante:

Le prolétariat réellement doué de conscience de classe est de loin minoritaire dans toute la nation; même s'il est vrai que la direction lui revient, il a cependant besoin d'alliés. On entend répéter sans cesse chez les camarades allemands que l'on a toutes les raisons d'être optimistes, parce que les bons révolutionnaires se rencontrent à nouveau, discutent et travaillent ensemble, se conseillent mutuellement. Ceci est certainement très, très important, mais ne permet pourtant pas d'être optimiste. Il s'agit avant tout de savoir si ces bons révolutionnaires ont aussi le contact avec les larges masses inorganisées; si de plus, pour établir ce contact, ils sont attentifs aux paroles, aux pensées, aux contradictions de ces larges masses, politisées ou non, s'ils les comprennent et peuvent leur donner un sens révolutionnaire, les restituer aux masses sous une forme plus claire, plus proche de la conscience de classe. Ces cadres resteront un état-major sans armée, si les responsables ne sont pas capables de continuer à faire partie des larges masses, à ne pas s'en distinguer et à comprendre les individus, politisés ou non politisés; le sectarisme est exclu, si l'on veut que les membres du parti ne soient pas un simple organe exécutif de la direction, mais une médiation vivante entre la masse et la direction. La direction ne doit pas "apporter le programme communiste aux masses" ou "transformer la masse en militants doués de conscience de classe", mais elle doit, après avoir analysé le processus historique objectif, s'attacher surtout à développer dans les masses l'aspiration révolutionnaire qui y existe déjà, y compris dans

le prolétariat dépolitisé, la petite bourgeoisie et le paysannat. Dans la presse révolutionnaire d'aujourd'hui, on ne trouve presque rien d'autre que le discours du parti, et presque rien d'une vision intelligente des contradictions existant dans les diverses couches de la population. C'est pourtant à établir le contact, verbal et réel, avec les larges masses que les trois quarts au moins de tout journal devraient être consacrés; le quart restant suffit bien pour répéter les grands principes du marxisme. On peut aussi formuler la chose ainsi: jusqu'à ce que nous ayons appris à présenter la théorie dans le langage le plus simple et intelligible à tous, jusqu'à ce que les masses en soient venues à s'intéresser aux théories, on doit sans cesse présenter la même chose dans une double écriture: dans le langage marxiste et en traduction simultanée dans le langage des usagers, sans la compréhension et l'action desquels nous restons de misérables discutailleurs.

Dans le débat sur ces problèmes on a coutume de demander à la Sex-Pol des recettes toutes prêtes. Cette requête montre déjà que l'on a bien peu compris le marxisme et la tâche fondamentale des marxistes révolutionnaires, qui est de savoir penser et agir de façon autonome. On ne peut qu'illustrer les principes à l'aide d'exemples, mais ce qui vaut dans un cas particulier peut ne pas valoir dans un autre. Pour montrer ce que nous voulons dire, je donnerai quelques exemples importants.

LE CHANT ET LA DANSE POPULAIRES COMME ELEMENTS DU SENTIMENT REVOLUTIONNAIRE

Lénine a fort justement enseigné que le révolutionnaire doit s'attacher à tous les domaines de la vie. Nous devons ajouter qu'il doit pouvoir développer la tendance révolutionnaire spécifique de chaque domaine. Jusqu'ici - que l'on pense aux acteurs prolétariens et aux troupes rouges -, et à l'exception de quelques réalisations vraiment bonnes, on a transporté mécaniquement les mots d'ordre syndicaux dans l'art, par exemple une inspiration révolutionnaire a été accolée à une forme de chanson bourgeoise. Mais le rôle es-

essentiel des artistes révolutionnaires est de faire ce que la Sex-Pol a appris à faire dans son domaine: à savoir, élaborer dès maintenant, dans le capitalisme, les tendances et les formes révolutionnaires propres à son domaine à partir de la matière et de la forme qui s'y trouvent.

Cela peut se faire sans beaucoup de "science", en examinant la vie de façon impartiale, libre, sans préjugé, donc révolutionnaire. Le parti communiste favorisa la naissance des cabarets rouges, afin de toucher plus de gens, même non politisés, dans les réunions. Cela répondit aux espérances. On vit à cette occasion que plus la représentation était artistique, rythmique, populaire, plus l'efficacité était grande; plus elle se rapprochait de la forme bourgeoise, plus le slogan révolutionnaire paraissait surimposé, et plus le résultat était mince. Mais on ne peut créer assez de cabarets rouges pour amener toute la population aux réunions. Il s'ensuit qu'il faut apporter l'art révolutionnaire, le sentiment révolutionnaire, le rythme révolutionnaire, la mélodie révolutionnaire, là où les masses vivent, travaillent, souffrent. C'est certainement possible dans les Etats encore démocratiques ou à-demi fascistes, dans les Etats tout à fait fascistes cela reste encore possible à l'aide de stratagèmes appropriés. Les musiciens, danseurs, chanteurs révolutionnaires peuvent avec des moyens simples constituer des groupes comprenant des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants assez grands, et même des adultes, qui, à l'instar des chanteurs des rues, iront dans les cours, sur les places publiques, bref partout où l'on trouve les futurs acteurs de la révolution à l'aide d'une bonne musique populaire, d'une danse populaire, de chants populaires pouvant servir de support à la révolution, déjà anti-capitalistes et adaptés aux sentiments des opprimés ou pouvant le devenir, ils peuvent créer, répandre et ancrer sentimentalement cette atmosphère qui nous fait cruellement défaut pour faire des larges masses autant de sympathisants de la révolution. Un tempérament bureaucratique trouvera ceci ou cela à redire à cette proposition, pour autant qu'il n'affirme pas que "l'on s'écarte de l'essentiel, la lutte de classes". J'ignore quelles difficultés concrètes l'on peut rencontrer ici. Celui qui attend des recettes ne fera jamais rien. Cependant, en principe, le

précepte de la Sex-Pol reste valable sous une forme ou sous une autre: on doit obtenir l'adhésion affective des masses. Mais un lien affectif implique que l'on sache, comme l'enfant à l'égard de sa mère qui le protège et le guide, que l'on sera compris dans ses soucis et ses désirs secrets, y compris et surtout dans le domaine le plus secret, le domaine sexuel.

LE TRAVAIL SCIENTIFIQUE REVOLUTIONNAIRE

Le travail de masse comporte aussi la recherche scientifique et la rupture avec la science bourgeoise dans tous les domaines, et non seulement dans celui de l'économie politique. La science bourgeoise domine la formation de l'idéologie sociale, et cela d'autant plus que les domaines concernés sont plus proches de la vie. Il suffit de prendre l'exemple de la littérature de politique sexuelle (théorie raciale). Il s'ensuit clairement que négliger le travail scientifique révolutionnaire dans les pays très civilisés, d'une part rend plus difficile l'action sur les masses, d'autre part multiplie considérablement les obstacles à la réorganisation de la société après la victoire de la révolution sociale. De plus, résoudre le problème du travail scientifique révolutionnaire, c'est résoudre aussi en grande partie le problème des intellectuels.

Ici encore, pour rebâtir le mouvement révolutionnaire, il faut commencer par rendre compte du type de travail scientifique révolutionnaire qui a prévalu jusqu'à maintenant; bien entendu, on ne pourra ici que formuler un principe; on se contentera de souligner quelques faits importants. La méthode marxiste fut développée pour elle-même en tant que philosophie, essentiellement sous la forme de débats interminables sur "le hasard et la nécessité", incompréhensibles au commun des mortels. Le livre à succès de Kurt Sauerland sur le Matérialisme dialectique est un chef-d'œuvre du genre; c'est un mélange de formalisme philosophique et d'opportunisme de parti. La recherche dans le domaine des sciences de la nature est restée embryonnaire; dans le domaine des sciences

sociales à peine moins. On n'était pas de taille à se mesurer avec le savoir des chercheurs bourgeois. Même la revue "Unter dem Banner des Marxismus" (Sous la bannière du marxisme), qui était destinée à cultiver et construire la science marxiste, se sclérosa, à l'exception de quelques bons travaux, sombrant dans le discours formel et la dialectique abstraite. On n'y parlait pas des sujets qui auraient permis d'éveiller la discussion, d'aborder les questions débattues par la science bourgeoise autrement qu'en y ajoutant une simple profession de foi révolutionnaire. Ce point est essentiel. On ne peut absolument pas se contenter, sur le front scientifique, de se débarrasser de la tâche en reprochant à l'adversaire d'ignorer la théorie de la lutte des classes ou en se réclamant sans cesse de la révolution au lieu de faire un travail effectif.

Il faut d'abord examiner avec précision et par secteurs la situation et la structure de la science bourgeoise en général. Elle est fragmentée en une foule de pratiques individualistes, sert au carriérisme des scientifiques de second rang ou bien à la satisfaction intellectuelle de l'élite; dans un même domaine, les chercheurs ne se comprennent pas; elle est académique non seulement par le langage, mais aussi dans le choix des sujets; que l'on compare par exemple le nombre des études sur l'état du tissu cérébral chez les buveurs chroniques avec le nombre d'études sur les circonstances sociales qui font d'un homme un buveur; la science bourgeoise est d'autant plus éloignée de la vie, produit des théories d'autant plus grotesques, s'égare d'autant plus en querelles sur ces théories, que le domaine concerné est plus proche de la vie. C'est donc en somme la mathématique qui est la moins influencée par la pensée bourgeoise, tandis que par exemple la recherche sur la tuberculose n'en est pas encore à comprendre correctement l'effet de l'alimentation populaire et de la misère de l'habitat sur les poumons; quant à la psychiatrie, terrain d'élection de l'extrême étroitesse d'esprit, disons simplement qu'elle, dont la tâche aurait été d'élaborer les principes de l'hygiène mentale, fonctionne précisément comme un instrument destiné à rendre cet objectif impossible. Contentons-nous de ces exemples pour montrer que la recherche marxiste doit être apte à la concu-

rence dans le domaine du savoir purement empirique, afin non seulement de surpasser effectivement la science bourgeoise, mais surtout de devenir un pôle d'attraction pour les jeunes intellectuels et chercheurs, dont nous aurons grand besoin après la révolution.

La science marxiste ne peut se développer en transportant le mot d'ordre de lutte de classe dans la science, en se contentant de coller l'étiquette "lutte de classe"; elle ne peut se développer qu'à partir de la problématique, des problèmes, des résultats de chaque domaine scientifique. Il faut montrer positivement où la science bourgeoise échoue, pourquoi elle échoue, en quoi la philosophie bourgeoise agit comme entrave à la connaissance, comment elle le fait, etc... Ce n'est qu'après l'avoir fait, après l'avoir matériellement réalisé, que l'on a le droit de s'appeler savant marxiste et d'élaborer les rapports des diverses sciences avec le problème de la lutte des classes sur le plan économique.

Ces affirmations ne sont pas des formules creuses, elles se fondent sur l'expérience du développement de l'économie sexuelle. Il faut donc, à l'aide de ce cas particulier, éclaircir dans le principe la question plus large relative au débat scientifique entre le prolétariat et la bourgeoisie; elle introduit au problème général des principes de la politique révolutionnaire.

Celui qui connaît le genre de discussion existant à l'intérieur de la science bourgeoise aura pu se convaincre qu'il est vain de vouloir éliminer par la discussion l'idée fautive de l'adversaire. Freud découvrit que les maladies mentales sont la conséquence du refoulement sexuel. Les Etats capitalistes crèvent des conséquences de l'économie sexuelle bourgeoise, avec leurs asiles d'aliénés, leurs institutions pour psychopathes, leurs organismes d'assistance. Un plaisantin s'est "amusé" récemment à calculer qu'étant donné l'accroissement du nombre de malades mentaux aux U.S.A., il n'y aurait plus que des malades mentaux dans ce pays dans 250 ans. Cela n'est pas si invraisemblable qu'il n'y paraît. Jusqu'à ces dernières années, on pouvait encore espérer que les découvertes révolutionnaires de Freud s'imposeraient en psychiatrie, et qu'ainsi la question de la prophy-

laxie des névroses viendrait au premier plan. Cela eût été le premier pas dans la séparation des conceptions marxiste et bourgeoise en ce domaine, sans que le mot de marxisme fût préalablement prononcé. Au contraire, la psychiatrie resta impassible, continua à exercer son gardiennage intellectuel sur le non-sens d'une "disposition dégénérative" qui serait cause des maladies mentales; bien plus, elle a fait d'importantes conquêtes sur la psychanalyse, en des points essentiels. Un psychanalyste éminent a dit récemment qu'il ne fallait pas se soucier de la prophylaxie des névroses, qu'on n'avait qu'à s'occuper de la thérapeutique individuelle. C'est évident, puisque la question de la prophylaxie des névroses entraîne celle de tout l'ordre sexuel bourgeois et celle de l'existence de la religion et de la morale. Il serait imbécile de vouloir combattre "d'un point de vue marxiste" les erreurs scientifiques de Freud en le dénonçant comme "réactionnaire". On accomplit un travail révolutionnaire véritable et fructueux en montrant positivement en quoi Freud est un savant génial et en quoi il est un philosophe bourgeois de la plus vieille école.

Peut-on espérer que les discussions scientifiques fassent pencher la balance en faveur de la révolution dans la lutte sur le terrain scientifique? C'est impossible. Cela ne veut pas dire qu'il faille refuser désormais toute discussion; au contraire, on doit la pratiquer, on doit conquérir les positions dominantes dans toutes les organisations scientifiques par son travail effectif; on doit apprendre par la discussion pourquoi et en quoi le chercheur bourgeois pense à faux, manque l'essentiel; c'est la seule façon de s'instruire. Mais c'est ailleurs que le combat réel se déroule; reprenons l'exemple de la sexologie: aucun psychiatre bourgeois de niveau moyen n'acceptera l'idée que les névroses, psychoses, manies, etc..., proviennent d'une économie sexuelle pourrie à l'échelle des masses; en revanche, les larges masses s'intéressent beaucoup à ces problèmes, tout simplement parce qu'elles en souffrent beaucoup, parce que la misère psychique et la stupidité des psychiatres, ces gérants de l'ordre sexuel capitaliste, se jouent concrètement dans leur propre corps. Je peux assurer que tout jeune ouvrier comprend mieux les

rapports entre la rétention sexuelle et la dépression psychique, les troubles du travail, que la plupart des psychiatres du monde entier réunis. Nous pouvons dire que si les masses parvenaient à vivre sainement, en accédant à la satisfaction sexuelle, la question de savoir si les maux psychiques sont l'expression d'une économie sexuelle troublée se résoudrait d'elle-même, y compris pour les défenseurs de la morale bourgeoise à l'intérieur du camp marxiste, pour les médecins et pédagogues socialistes déformés par les idées bourgeoises, qui "croient ne pouvoir accepter la psychanalyse", parce qu'ils n'y comprennent rien. Le principe: se faire comprendre encore et toujours des masses, vaut également ici, dans le domaine sacré de la science prétendument intouchable. La Sex-Pol ne dut pas sa popularité, la compréhension que de larges couches de la population allemande et autrichienne lui manifestèrent, à son organisation, car elle n'en avait pas; elle dut sa popularité uniquement à son principe consistant à poser publiquement le problème de la santé sexuelle. C'est pourquoi même la bureaucratie du parti était et restera impuissante contre elle.

Ce qui est très vrai, particulièrement vrai pour la Sex-Pol, vaut aussi pour toute espèce de science médicale ou autre, par exemple pour l'étude de la tuberculose. La première condition en est évidemment que la science révolutionnaire n'apporte pas aux larges masses des conceptions fausses, bourgeoises, ce qui ne pourrait qu'aider la réaction, mais qu'elle commence par clarifier pour son propre compte les principes d'une science matérialiste-dialectique empirique, avant de s'adresser aux masses. Il est évident qu'il vaut mieux ne rien dire que favoriser dans la jeunesse prolétarienne l'idée bourgeoise selon laquelle les rapports sexuels sont nocifs dans l'adolescence, en ajoutant: "vive la révolution".

Les masses ont un merveilleux instinct pour les constatations exactes, instinct qui ne reste caché que dans la mesure où le parti révolutionnaire ne lui offre aucun aliment, tandis que les charlatans lui offrent tout, depuis les tables tournantes jusqu'à la source de Lourdes.

LA PEUR DE LA REVOLUTION

Le mouvement communiste-révolutionnaire veut la même chose que le mouvement pacifiste petit-bourgeois: l'élimination de la guerre, l'avènement de la paix sur terre. La conception révolutionnaire prétend à juste titre que cet objectif n'est accessible que par l'élimination violente de la domination capitaliste, par exemple par la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile. Le pacifisme rejette également la guerre civile comme toute violence, sans vouloir admettre qu'il cautionne ainsi la perpétuation du système qui engendre la guerre. Les larges masses apolitiques considèrent le communiste comme "le partisan de la violence". Or le sentiment des larges masses est décisif; elles redoutent la violence, désirent la paix et la tranquillité et ne veulent donc pas entendre parler de communisme. On ne peut abandonner la théorie de la prise du pouvoir par la violence, mais il apparaît pourtant qu'on ne peut sans plus la faire accepter par les larges masses. Ce fut une des grandes forces du mouvement national-socialiste que d'avoir accroché les masses, non seulement par le mirage d'une "révolution allemande", mais aussi par la promesse d'une prise du pouvoir non violente. Il tenait donc compte à la fois du sentiment révolutionnaire et du sentiment pacifiste des masses, bien entendu de façon tout à fait inconsciente. Il suffit donc de poser deux questions pour résoudre cette contradiction. La première concerne la façon dont les masses conçoivent la violence. L'expérience apprend qu'elles sont pacifistes, qu'elles ont peur de la violence. La seconde question porte sur le rapport de l'usage pourtant nécessaire de la violence avec l'attitude des masses à son égard. La réponse aux deux questions est et ne peut être que la suivante: plus la base de masse du mouvement révolutionnaire est large, moins l'usage de la violence est nécessaire, et moins les masses ont à redouter la révolution. De même, plus l'influence révolutionnaire est grande dans l'armée et l'appareil d'Etat, moins la violence est nécessaire. C'est pourquoi la révolution russe

se produisit avec le minimum d'effusion de sang. Ce n'est que l'intervention des impérialistes qui provoqua le bain de sang. Il était clair pour tous que la responsabilité historique était du côté des impérialistes et de ce qui restait des gardes blancs. Mais l'étendue de la base de masse dépend de l'aptitude du parti révolutionnaire à parler le langage de toutes les couches laborieuses du peuple, à donner l'expression juste à leurs désirs et idées révolutionnaires. Cela exige une pratique consciente de la psychologie de masses. Si un "opposant de principe" objecte ici, comme on le fait souvent, que la révolution russe a triomphé sans politique sexuelle et psychologie de masses, nous répondrons sans hésitation que les paysans russes n'étaient pas non plus si embourgeoisés que les paysans américains, ni le prolétariat russe si embourgeoisé que l'anglais, et surtout que c'était Lénine, le plus grand psychologue de masses de tous les temps, qui dirigeait la révolution russe.

Pour en revenir à la question de la base de masse de la révolution, prenons un second exemple, encore plus concret.

LE POLICIER COMME HOMME PRIVE ET AGENT DE L'ETAT

La police allemande présentait des contradictions remarquables. Le K.P.D. se déchafnait dans les journaux contre les "petits Zörgiebel" (1), les "hordes policières", etc... Cela découlait logiquement de la théorie du social-fascisme. La colère contre la police était certes compréhensible, car elle tirait et cognait sans cesse sur les manifestants. Mais une direction révolutionnaire ne doit pas céder à des sentiments de colère même justifiés, et méconnaître ainsi que l'on ne peut, à moins d'une incroyable effusion de sang, mener à bien un soulèvement sans la sympathie et le soutien actif de la plus grande partie de la police. Cela vaut aussi pour l'armée. La direction ne doit jamais oublier que le fonctionnaire de police et le

(1) Emules de Zörgiebel, préfet de police de sinistre mémoire. Ndt.

militaire sont des fils de prolétaires, paysans, employés, etc... Au lieu de se mettre en fureur, on serait plus avisé de se demander ce qui peut bien se passer chez le flic et le soldat moyens pour qu'ils puissent ainsi se détacher de leur classe. Je ne sais si l'esquisse suivante est très exacte; peut être pas. Mais que l'on imagine l'agent de police, si imposant du haut de son cheval, casqué et armé, une fois qu'il est à la maison, dans son milieu familial prolétaire, en tant que frère, époux ou père, au lit ou même en caleçon! Dans la rue, il se prend pour "l'Etat", et les petites jeunes filles prolétaires font machinalement une révérence devant le gardien de la paix, car leur mère les menaçait de l'appeler lorsqu'elles se conduisaient "mal", c'est-à-dire désobéissaient, se livraient à des manœuvres génitales, etc... Le policier a donc le sentiment d'être le gardien de l'ordre et s'en trouve important. C'est ce qu'il y a de réactionnaire en lui. A la maison et à la caserne il est un petit salarié, affublé d'un numéro matricule, un valet des capitalistes perpétuellement condamné à la soumission. C'est justement cette contradiction, parmi tant d'autres, qui est décisive pour le combat révolutionnaire.

La plupart des policiers prussiens étaient sociaux-démocrates. Dans les semaines où Hitler prit le pouvoir, beaucoup d'entre eux protégèrent les communistes et d'autres socialistes pourchassés par la S.S.. Une agitation révolutionnaire conséquente, rationnelle, intelligente, peut résoudre sans grand tapage la contradiction qui habite le policier. Répétons-le: nous n'avons pas de recettes à donner, mais seulement la méthode d'analyse.

Un exemple de ce qu'on ne doit pas faire: lorsque le gouvernement Papen vint au pouvoir en juillet 1932, l'une de ses premières décisions fut d'interdire les visites féminines dans les casernes de la police, lesquelles avaient été autorisées jusque-là. L'humeur était donc à la révolte. Celui qui militait dans les organisations de base entendait dire de divers côtés que les jeunes policiers disaient à peu près ceci: "Nous nous sommes bien souvent laissés faire sans protester; notre salaire a été réduit, notre temps de service a été exagérément chargé, etc... Mais nous ne nous laisserons pas pren-

dre les filles." La Sex-Pol informa aussitôt le comité central et conseilla de tenir compte de cet état d'esprit, de défendre publiquement l'intérêt des policiers. Mais il n'en voulut rien savoir. Il estimait sans doute que cela n'avait rien à voir avec la lutte des classes. L'expérience montre que partout où la police fréquentait les centres de conseil animés par les médecins de la Sex-Pol, l'état d'esprit hostile aux ouvriers s'évanouissait aussi. On ne voulait rien savoir de ces faits, qui n'étaient certes pas de la "haute politique". Mais ils montrent indubitablement que l'on ne peut toucher les diverses couches de la population avec des questions de politique abstraite, que la politique doit être développée en partant des besoins et préoccupations des masses.

Si nous refusons de prêter attention aux manifestations mineures, apparemment fortuites et accessoires, de la vie des masses, les masses ne croiront pas - et elles auront raison - que nous les comprendrons lorsque nous aurons pris le pouvoir. Un ami de la Sex-Pol prit deux apprentis à bord de son auto, au cours d'un voyage. La conversation se porta bientôt sur la politique. C'étaient de vrais jeunes prolétaires, qui n'avaient pas encore atteint l'âge de voter, assez élevé dans le pays concerné. Ils étaient favorables au socialisme, mais, dirent-ils, ne voulaient pas se soucier de politique. Ils laissaient cela bien volontiers au respectable président du conseil social-démocrate; ils lui laissaient aussi bien volontiers leur droit de vote pourvu qu'il leur laissât les jolies filles qu'ils rencontraient au cours de leurs voyages. Le narrateur certifia qu'il ne s'agissait pas de vagabonds, mais de jeunes travailleurs de type moyen, pleins de vitalité. Celui qui refuse d'écouter, de comprendre ces choses, d'en tirer une leçon, c'est que son cas est désespéré.

En Autriche, des soldats d'origine ouvrière et paysanne détruisirent à coups de feu les maisons des ouvriers et tuèrent des centaines de leurs compagnons de classe. Nous n'avons trouvé dans aucun journal, dans aucun compte-rendu, la moindre trace de la question de savoir comment cela est possible et comment on peut y remédier. C'est précisément de cette question et de la réponse qu'on y apporte que dépend la réponse à la "grande question stratégique" de savoir

si et comment un soulèvement et un combat de rue sont possibles dans l'état actuel de l'armement de l'appareil d'Etat. Tout est là. Au lieu de se jeter mutuellement à la tête quantité d'injures et de s'appeler réciproquement "traître à la classe ouvrière", ce qui ne mène à rien, parce que personne n'en est plus savant, ceux qui s'appellent guides du prolétariat feraient bien de commencer par poser ces questions, par comprendre ces soldats, afin d'apprendre comment on peut avoir de l'influence dans l'armée et la police.

LE DEVELOPPEMENT DE LA POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE A PARTIR DES BESOINS DE LA POPULATION

Lors d'un débat entre le représentant de la Sex-Pol et le représentant du comité central, Pieck, en 1932, celui-ci expliqua que les conceptions développées dans L'intrusion de la morale sexuelle ⁽¹⁾ contredisaient celles du parti et du marxisme. Prié de se justifier, il dit: "vous partez de la consommation, et nous de la production; vous n'êtes donc pas marxiste". Le représentant de la Sex-Pol demanda si les besoins étaient au service de la production ou si au contraire ce n'était pas la production qui répondait aux besoins. Pieck ne comprit pas cette question. Ce n'est que deux années plus tard qu'on vit clairement où était la différence: l'économisme fonda tout son travail et toute sa propagande sur le versant objectif de la vie sociale, c'est-à-dire sur le progrès des forces productives, les antagonismes économiques entre Etats, la supériorité de la planification soviétique sur l'anarchie capitaliste, etc...., et "relia cette grande politique aux besoins quotidiens"; ce genre de "relation" aboutit à un échec complet. La Sex-Pol développa l'exigence de révolution sociale à partir des besoins subjectifs, déduisit tous les problèmes politiques du problème de savoir quels besoins devaient être satisfaits chez les masses et comment y parvenir, et éveilla ainsi un intérêt extrême chez les hommes les plus dépolitisés de tous les milieux. On trouve là non seulement la différence de principe entre le travail révolutionnaire vivant et le "marxisme"

de parti, dogmatique et scolastique, mais aussi la raison pour laquelle même les meilleurs responsables, "embarqués" dans la haute politique, ne comprennent pas la façon dont la Sex-Pol pose les problèmes. Certes, de nombreux responsables du Komintern sentent cette lacune dans leur travail, mais ne parviennent pourtant pas à situer les liens concrets de la politique avec les besoins des masses. Ainsi, Manouïlski dit dans son rapport à la 17^e session du P.C.U.S. sur "Le mûrissement de la crise révolutionnaire" (3^e partie: "Situation des sections du Komintern") (cité d'après Rundschau n° 16, p. 586):

"Prenons l'exemple de notre Internationale de la Jeunesse Communiste. L'Internationale de la Jeunesse a pendant de nombreuses années, sous la direction du Komintern, formé une remarquable génération de jeunes bolcheviks, qui ont plus d'une fois prouvé leur dévouement sans bornes à la cause communiste. Mais elle ne put s'enraciner profondément dans la masse de la jeunesse ouvrière. La social-démocratie ne touche pas non plus cette jeunesse. La jeunesse, dans les pays capitalistes, est encadrée par millions dans les organisations sportives créées par la bourgeoisie, par ses état-majors et ses curés. En Allemagne, une partie de la jeunesse en chômage a pris le chemin des casernes fascistes. Mais les membres de l'Union de la Jeunesse Communiste n'ont pas tout à fait compris cette doctrine. Ils se sont battus courageusement contre les fascistes en Allemagne. Dans de nombreux pays, ils ont fait un assez bon travail dans l'armée et ont récolté pour cela de longues peines de réclusion; mais par exemple, s'implanter dans une organisation sportive catholique, réunissant des dizaines de milliers de jeunes travailleurs, leur est aussi difficile que pour le Pape de se joindre à l'Association des athées afin d'y faire de la propagande pour le catholicisme. Mais les membres de

l'U. J. C. et les communistes ne sont pourtant pas tenus par des considérations de prestige, comme le vicairé du Christ. Les organisations communistes et l'U. J. C. doivent être mobiles; elles doivent se trouver partout où il y a des travailleurs, elles doivent être dans les organisations sportives, dans les organisations de loisir telles que le "Dopolavoro" en Italie, dans les camps de travail civil, mais elles doivent être avant tout dans les entreprises".

Ceci est tout à fait correct, mais il y manque l'essentiel. Le jeune de l'U. J. C. travaillant dans les organisations chrétiennes est totalement démuné face au jeune chrétien s'il n'est armé que des analyses économique-politiques du C. E. I. C. . C'est qu'il doit savoir de quoi il doit parler avec le jeune chrétien et quelles solutions le communisme apporte, non pas aux problèmes de l'économie, mais tout d'abord aux préoccupations particulières du jeune chrétien. Ce n'est qu'à partir de ces préoccupations qu'on doit déduire peu à peu la nécessité d'une planification socialiste, en tant que base de solution des préoccupations personnelles. Par conséquent, la Sex-Pol est en principe d'accord avec Manouïlski sur ce problème d'organisation interne. Mais les différences deviennent énormes dès qu'on en arrive aux questions concrètes, à ce qui intéresse le jeune, chrétien ou pas, au vécu concret à partir duquel le jeune de l'U. J. C. doit développer son travail (c). On peut en dire autant pour tous les préceptes formels de la direction du Komintern. Elle dit avec raison que l'on doit accomplir un travail de masse, mais elle s'élève contre les contenus concrets du travail de masse à accomplir, et cela d'autant plus vivement que ces contenus sont plus éloignés de la haute politique et plus proches de ce qui touche les personnes. Elle pose en principe qu'affaires personnelles et affaires politiques sont absolument opposées, sans voir leurs relations dialectiques. Non seulement il existe des problèmes très personnels qui sont

(c) Cf. "La lutte sexuelle des jeunes" de Reich; ce livre a été in-

en même temps les problèmes les plus typiques de l'ordre social, comme par exemple le problème de la recherche du partenaire sexuel ou le problème du logement pour les jeunes, mais la politique en général n'est rien d'autre que la mise en œuvre des intérêts des diverses couches sociales et classes d'âge de la société.

En somme, la politique révolutionnaire se distingue de toute espèce de politique bourgeoise en mettant la politique au service de la satisfaction des besoins des masses, tandis que celle-ci bâtit toute sa politique sur le renoncement inculqué aux masses au cours de l'histoire.

Celui qui a travaillé dans les cellules communistes, sait comment les membres du parti eux-mêmes réagissaient à la "haute politique". Le rapport politique était de règle dans les réunions hebdomadaires. Un "rapporteur" présentait plus ou moins bien la politique de la bourgeoisie, les membres écoutaient avec plus ou moins d'intérêt, mais toujours passivement. Il n'y avait de discussions que dans les cellules composées d'une majorité d'intellectuels ou de cadres formés depuis longtemps, qui mettaient sur le tapis les questions de haute politique. Dans les mois précédant l'accession d'Hitler au pouvoir, on vit se multiplier les cas où des prolétaires membres des cellules, qui n'étaient évidemment pas versés dans la haute politique, mais qui se rendaient compte que quelque chose devait se passer, interrompirent les vains rapports politiques et dirent fermement: "sur ce que veut et fait la bourgeoisie, nous avons entendu vos rapports pendant des années. Nous voudrions enfin entendre ce que nous devons faire, quel genre de politique nous devons mener". Les rapporteurs n'avaient rien à dire là-dessus. Comme dans quelques quartiers on connaissait le succès des orateurs de la Sex-Pol, qui savaient intéresser à la politique les membres du parti et les inorganisés en abordant les problèmes politiques à partir des besoins, des soucis personnels, certains cadres du parti s'adressèrent à la Sex-

terdit par le K.P.D., tandis que les jeunes de tous les milieux se l'arrachaient.

Pol pour avoir des rapporteurs: on voulait attirer les "inorganisés" aux réunions du soir. La propagande chez les femmes, dans la jeunesse, échouait partout, parce qu'on pratiquait partout le même genre de discours sur la "situation politique", engendrant partout le même ennui. En revanche, les orateurs de la Sex-Pol étaient formés à traiter en premier lieu des préoccupations personnelles de la femme, de l'adolescent, du chômeur, etc... On se donnait un thème "apolitique", par exemple: "comment éduquer mon enfant?", ou pour les jeunes: "garçons et filles dans l'organisation". Toute discussion d'une question de la vie personnelle suscitait un grand intérêt, une participation vivante de l'auditoire, et conduisait régulièrement aux grandes questions politiques qui, sous l'autre forme, étouffaient tout sentiment révolutionnaire. Au lieu de faire de la "haute politique", en prétendant la "relier aux besoins quotidiens", pour les exclure en fait, la Sex-Pol avait pour règle de ne jamais partir que des problèmes personnels, pour en arriver par exemple à la politique de Hitler et Brüning. Cette méthode consistant à atteindre les grands problèmes de la politique de classe en partant de ce qui est le plus personnel, au lieu de s'enfermer dans la haute politique, les représentants du parti l'appellèrent "déviationnisme contre-révolutionnaire". Mais leurs cadres eurent recours à nous, à Oranienbourg, Jüterborg, Dresde, Francfort, Steglitz, Stettin, etc..., pour "toucher les inorganisés". Dans les grandes entreprises contaminées par le national-socialisme et impénétrables depuis des années aux syndicats rouges, la Sex-Pol put réunir des douzaines de personnes à la simple annonce des sujets des réunions, put animer le travail de cellule, intéresser femmes et adolescents non politisés. Le mouvement était trop jeune, trop faible, il fut tenu en suspicion, puis interdit, par la direction du parti; il ne put que rassembler quelques expériences. Ce qui fut considéré comme une déviation par rapport à la politique et qualifié de réactionnaire, c'était en réalité la véritable propagande révolutionnaire. La preuve en est l'intérêt que les individus non politisés manifestaient en fin de compte pour la politique.

Sans politisation révolutionnaire des masses, qui ne s'intéressent pas à la haute politique telle quelle, aucune organisation révo-

lutionnaire ne vaincra. Les actions dites révolutionnaires, qui laissent les masses plus ou moins indifférentes, étaient des tentatives pour "mobiliser" les masses par l'exemple. Elles échouèrent dans la plupart des cas.

Les expériences faites par la Sex-Pol en Allemagne peuvent se transposer à tout domaine de la politique révolutionnaire. On ne peut réussir à politiser les masses apathiques en se contentant de donner l'exemple, ni en lançant des appels psychologiquement faux "aux travailleurs du monde entier". Pour que les masses deviennent politiquement actives, il faut qu'elles se posent elles-mêmes la question fondamentale de la politique révolutionnaire: "Que voulons-nous? Comment l'obtiendrons-nous?" S'il est vrai - et nous n'en doutons pas - que la révolution sociale réalise le projet d'une démocratie sociale, c'est-à-dire fait réellement participer toute la population à la politique, à la politique révolutionnaire et non aux manœuvres diplomatiques bourgeoises, et, ne se contentant pas d'"intéresser" les larges masses à l'organisation de la vie sociale, leur confie l'essentiel de cette tâche, il s'ensuit alors nécessairement que le travail révolutionnaire exige certains principes, que l'on ne peut ici qu'ébaucher à l'aide d'exemples. Nous ne prétendons pas épuiser la question par ces exemples, mais montrer que l'on peut, et comment l'on peut, éveiller l'activité latente des masses.

APPROPRIATION DE SON PROPRE BIEN

Il est clair qu'aucune direction ne pourra jamais prévoir et diriger toutes les tâches et tous les problèmes suscités par la vie sociale. Seule la dictature bourgeoise le fait, parce qu'elle ne tient pas compte des besoins des masses, parce qu'elle repose précisément sur la satisfaction apparente et l'apathie politique réelle des masses. Dans le système capitaliste actuel, le travail est depuis longtemps socialisé, ce n'est que l'appropriation des produits qui est l'affaire privée de l'entrepreneur.

La révolution sociale se propose, entre autres, de socialiser les grandes entreprises, c'est-à-dire de les confier à l'auto-gestion des travailleurs. Nous savons quelles difficultés l'Union Soviétique éprouva au début et éprouve encore aujourd'hui avec cette auto-gestion. Le travail révolutionnaire dans les entreprises ne peut réussir qu'en éveillant l'intérêt du travailleur pour l'entreprise, sous forme d'intérêt effectif pour la production, qu'en s'en remettant à cet intérêt. Mais le travailleur n'a pas d'intérêt pour l'entreprise en tant que telle, et surtout pas pour l'entreprise sous sa forme actuelle. Pour qu'il acquière cet intérêt révolutionnaire à bref délai, il faut qu'il commence dès maintenant, dans le capitalisme, à se représenter l'entreprise comme lui appartenant. On doit faire prendre conscience au personnel que l'entreprise et sa direction lui appartiennent exclusivement, sur la base de son travail; que ce droit, que le capitaliste revendique actuellement pour lui-même, s'accompagne de nombreux devoirs, notamment d'être au courant de la gestion de l'entreprise, de l'organisation de l'entreprise, etc..., si l'on veut être maître chez soi. La propagande doit faire apparaître clairement que le véritable maître de l'entreprise n'est pas le propriétaire actuel du capital et des moyens de production, mais les ouvriers. Il y a du point de vue psychologique une grande différence entre dire: "Nous exproprions les grands capitalistes", et dire: "Nous prenons possession de notre propriété légitime". Dans le premier cas, l'ouvrier, politisé ou non politisé, réagit au mot d'ordre d'expropriation avec gêne et culpabilité, comme s'il s'appropriait la propriété d'autrui; dans le second cas, il prend conscience de la légitimité de son droit de propriété, fondée sur son travail, et l'idéologie bourgeoise affirmant l'"intangibilité de la propriété privée" des moyens de production perd son impact sur les masses. Car ce qui fait problème, ce n'est pas que la classe dominante prêche cette idéologie, mais que la masse en soit pénétrée et l'accepte.

Une organisation révolutionnaire ne doit-elle pas faire comprendre au personnel d'une entreprise qu'il en est le maître légitime, et qu'il doit s'occuper dès maintenant de ses tâches ?

De même que dans les groupes de la Sex-Pol, les employées petites-bourgeoises et les ouvrières cherchaient à comprendre comment réaliser au mieux l'éducation des enfants, comment organiser le travail domestique, se demandaient s'il n'était pas préférable d'organiser une cuisine collective dans un bloc d'habitations, de même les personnels peuvent et doivent dès maintenant préparer la prise en charge de l'entreprise. Ils doivent par leurs propres moyens, évaluer, apprendre, comprendre tout ce qui est nécessaire à cet effet et la meilleure façon de le réaliser. L'expérience des soviets peut les aider à cet égard, mais non remplacer leur travail, car la situation et les possibilités sont différentes. Il est tout à fait certain que c'est uniquement de cette façon que les employés peuvent éprouver de l'intérêt pour la révolution sociale, et non par de savants rapports sur la situation politique et le plan quinquennal. La prise en charge idéale du pouvoir, à l'aide d'une préparation concrète, doit précéder l'exercice réel du pouvoir par les personnels. Cela vaut pour toute organisation de jeunesse, toute organisation sportive, toute troupe militaire. C'est cela et cela seulement qui s'appelle "éveiller la conscience de classe". La direction révolutionnaire ne peut avoir d'autre tâche que d'aider à rendre parfaitement lucides, après ⁽¹⁾ la prise du pouvoir, ces premières étapes de la démocratie sociale révolutionnaire, de guider les préparatifs, d'apporter l'appui d'un savoir plus étendu. Ainsi engagé dans le travail concret, chaque travailleur se sentira véritablement maître de l'entreprise; il ne considèrera plus l'entrepreneur comme un bailleur de salaires, mais comme un exploitateur de sa force de travail. Si le dirigeant révolutionnaire doit savoir ce qu'est la plus-value, le travailleur de son côté doit savoir exactement quel profit son travail assure à l'entrepreneur. C'est cela la conscience de classe. S'il se met alors en grève ce sera non seulement par solidarité sentimentale, non seulement par fidélité aux chefs syndicaux, mais pour ses propres intérêts, et nul dirigeant syndical ne pourra désormais le trahir. Il luttera pour ses propres intérêts, mieux que cela, il imposera la grève aux directions défailiantes, et les tiendra à l'écart si elles ne marchent pas. La

(1) Coquille dans le texte allemand; l'auteur a certainement voulu dire "avant". NdT

propagande révolutionnaire n'a été pour l'essentiel qu'une critique négative; elle doit apprendre aussi à être constructive, formatrice, positive.

C'est exactement le même principe de prise de conscience pratique qui vaut pour la jeunesse de tous les milieux. Si la jeunesse travaille dans les entreprises, elle participera au travail syndical concret. Sinon, elle s'occupera de l'organisation de la vie personnelle, de la solution du conflit avec les parents, du problème sexuel, du problème du logement. Ce faisant, non seulement elle créera elle-même de nouvelles formes de vie sociale, qu'elle devra d'abord inventer, puis réaliser, et enfin défendre, mais surtout elle ne se laissera plus dompter. Les rapports sur la situation politique, et même sur "le problème sexuel de la jeunesse", ne servent à rien. Cela reste du travail directif venu d'en-haut. La jeunesse doit dès maintenant commencer à organiser sa propre vie. Elle ne peut ni ne doit commencer par se soucier de la police et des autorités; elle s'apercevra rapidement qu'elle se heurte à de solides barrières, qu'organiser même les choses les plus simples et les plus évidentes pour la jeunesse devient impossible; et ainsi elle apprendra pratiquement ce qu'est la politique révolutionnaire, ce qu'est l'exigence révolutionnaire. Lorsqu'elle aura voulu, par exemple, se procurer des produits anticonceptionnels, organiser l'entraide en matière de logement, etc..., et que les autorités capitalistes seront intervenues, d'abord par des menaces, puis par des arrestations, enfin par de lourdes peines de prison, c'est alors seulement que la jeunesse éprouvera de la façon la plus directe en quoi et comment elle est opprimée; elle apprendra alors à lutter, non pas dans le vide, non pas sur la base de slogans téléphonés, mais dans le choc avec les dures réalités de la vie dans le capitalisme. C'est ce qu'apprirent les ligues de scouts tchèques en 1931, qui, menant une vie sexuelle sous la tente, eurent affaire à la gendarmerie, qui procéda à des arrestations; ils se battirent alors à coups de poing dans la rue contre la force publique pour la défense de leur droit. Aujourd'hui, on ne peut couler sous la tente en Allemagne sans certificat de mariage, et la jeunesse allemande murmure contre

l'interdiction, mais se tient coite; elle cherche d'autres lieux, tourne l'interdiction. La conscience de son droit à organiser sa propre vie l'obligera aussi à se battre pour ce droit. Tout ce qui lui manque, c'est un soutien, une organisation, un parti, qui la comprennent, l'aide, la défende.

CONCLUSION

La conscience de classe des masses n'est pas la connaissance des lois historiques ou économiques qui régissent la vie des hommes, mais la connaissance:

1. des besoins vitaux de chacun dans tous les domaines;
2. des voies et possibilités de leur satisfaction;
3. des obstacles que la société d'économie privée leur oppose;
4. des inhibitions et anxiétés qui empêchent chacun d'y voir clair sur les exigences de sa propre vie (la formule: "l'ennemi est dans son propre camp" est particulièrement vraie à propos de l'inhibition mentale de chaque opprimé lui-même);
5. de l'invincibilité de sa propre force contre celle des oppresseurs pour peu qu'elle s'unisse en mouvement de masse.

La conscience de classe de la direction révolutionnaire (du parti révolutionnaire) n'est rien d'autre que la somme du savoir et des aptitudes permettant d'exprimer pour la masse ce qu'elle ne peut exprimer elle-même; et l'élimination révolutionnaire du joug du capital, c'est l'action globale qui naît de la conscience des masses une fois pleinement développée, lorsque la direction révolutionnaire a compris les masses dans tous les domaines.

PRINCIPES EN VUE DU DEBAT SUR LA RECONSTRUCTION DU MOUVEMENT OUVRIER

Résumé des changements de méthode que la constatation des erreurs passées rend nécessaires.

Principe: Il est impossible de donner des prescriptions de détail; on doit avoir des principes d'analyse et de jugement bien définis qui seront appliqués aux cas particuliers; si le principe est bon, on ne commettra pas d'erreurs dans les cas particuliers. Si le principe est erroné, de bons jugements de détail ne seraient dûs qu'au hasard, et le risque d'erreurs sera considérable.

POUR JUGER L'EVENEMENT POLITIQUE

1. Pour comprendre tout processus, deux questions s'imposent:
a) le processus est-il d'orientation révolutionnaire ou réactionnaire ? b) ceux qui l'accomplissent croient-ils agir dans le sens du socialisme ou dans celui du capitalisme ? (les aspects objectif et subjectif sont le plus souvent différents: la S.A. est objectivement contre-révolutionnaire, subjectivement révolutionnaire).
2. Pour être à la hauteur des tâches, il est nécessaire, dans chaque jugement et prise de position, de se demander:
Que se passe-t-il dans les différentes couches des masses ?
Qu'est-ce qui, en elles, nous est favorable ou défavorable ?
Comment les larges masses, non politisées ou déformées par l'idéologie, vivent-elles les événements politiques ?
Quel est le sentiment des masses à l'égard du mouvement révolutionnaire ?
3. Tout événement est contradictoire, comporte des facteurs favorables et des facteurs défavorables à la révolution; on ne peut prévoir qu'à condition:

- a) de comprendre les contradictions.
- b) de formuler les diverses possibilités d'évolution de la situation (par ex., facteurs réactionnaires et révolutionnaires dans le fascisme).

4. Le processus social comporte simultanément des forces progressistes et des forces conservatrices ou réactionnaires; le travail révolutionnaire consiste à comprendre les deux et à favoriser les tendances révolutionnaires (par ex. la jeunesse hitlérienne: la liberté sexuelle est une force progressiste, la foi en l'autorité une force réactionnaire).
5. Les besoins ne sont pas au service de l'économie, mais l'économie est au service des besoins.
6. Se représenter les policiers et autres adversaires en caleçons. De même pour toute autorité redoutée.

SUR LA METHODE DE TRAVAIL

7. La suggestion comme moyen d'attirer les masses ne vaut que pour la réaction politique; le mouvement révolutionnaire n'a pas à suggérer, mais à tout dire aux masses, à deviner et formuler les désirs inexprimés et confus des masses (la théorie de la montée révolutionnaire est de la suggestion).
8. La diplomatie secrète est la forme de politique de la réaction; la politique révolutionnaire consiste à toujours s'adresser aux masses, à rejeter la politique secrète (contre-exemple: le discours de Litvinov à la dernière session de la conférence du désarmement).
9. Si l'on prête ses propres désirs aux masses et si l'on ne juge pas la situation réelle indépendamment de ses propres désirs, on néglige les désirs qui seraient les plus faciles à satisfaire (projection dans les masses de la situation telle qu'un groupuscule la voit).
10. L'économisme conduit à l'échec: c'est l'homme, et non la machine, qui fait l'histoire; l'homme se sert de la machine. L'économie ne se

transforme pas immédiatement en conscience, mais il existe de nombreux chafnons intermédiaires, ainsi que des contradictions (par ex. l'ouvrier chrétien, la femme pauvre favorable aux nazis, etc..)

11. Que les masses se révoltent contre la misère matérielle et sexuelle, cela va de soi; considérer toujours que le vrai problème c'est que les masses puissent agir contre leur propre intérêt ("comportement irrationnel"); par ex. que des femmes défendent le mariage, même lorsqu'il leur est un fardeau, que des ouvriers oublient l'exploitation quand l'entreprise est prospère, que des jeunes prennent parti pour la répression sexuelle.
12. Ne pas apporter la conscience de classe aux masses sous forme de cours magistral, mais la développer à partir de la vie des masses. Politisation de tous les besoins.
13. Faire comprendre clairement que lorsque le prolétariat défend ses propres intérêts, il représente en même temps les intérêts de tous les travailleurs. Pas d'opposition entre prolétariat et classes moyennes. Le prolétariat industriel est dans le capitalisme avancé numériquement minoritaire et de plus embourgeoisé.
13. Plutôt pas de tracts (ou autres formes d'agitation) que des mauvais. Prendre garde à la désillusion des masses! Ce qui est décisif, ce ne sont pas les intentions, mais l'impact sur les masses! Etablir la confiance avant toute tentative d'influencer les masses: par ex., admettre que l'on ignore telle ou telle chose.
15. Ne pas demander aux masses plus d'action qu'elles ne peuvent réaliser. Agir progressivement! Faire un travail de base et à long terme, mais être prêt à des événements soudains!
16. Ce sont les larges masses apolitiques qui déterminent toujours le sort de la révolution. Politiser par conséquent la vie privée, la vie courante des lieux publics, dancings, cinémas, marchés, chambres à coucher, auberges, bureaux de parl mutuel! L'énergie révolutionnaire est accumulée dans la vie quotidienne!

17. Penser d'un point de vue international, et non national (Nous ne nous intéressons pas, en Allemagne, au front unique en France et en Sarre, ou à la révolution chinoise).

NOUS-MÊMES — LE PARTI

18. Il y a deux formes de conscience de classe; celle de la masse diffère de celle de la direction (d'un côté besoins des jeunes, p. ex. d'un logement indépendant, résistance des travailleurs à la baisse des salaires, révolte des membres de la S.A. contre leur désarmement — de l'autre connaissance du mécanisme des crises, de la technique de planification socialiste, des antagonismes impérialistes, de la course mondiale aux armements, et aussi appréciation très exacte des besoins de masses).
19. Ce n'est pas le projet ou le programme d'une organisation ou d'un mouvement qui détermine sa force politique, mais c'est sa base de masse, c-à-d. ce qui en lui répond aux désirs des masses. La direction révolutionnaire ne peut donc pas se payer le luxe de louvoyer, comme par ex. Goebbels, qui, n'ayant pas de base de masse dont il dépendît, put échapper au massacre du 30 juin en se plaçant du "bon" côté.
20. Question fondamentale: moi, le révolutionnaire, ne suis-je pas contaminé par l'esprit bourgeois, religieux, moralisateur? Cette contamination ne me gêne-t-elle pas dans mon travail révolutionnaire? N'ai-je pas moi-même une foi en l'autorité?
21. La direction révolutionnaire ne doit pas seulement penser subjectivement qu'elle travaille à la révolution mais aussi y travailler objectivement!
22. On doit tout faire pour que les erreurs constatées ne soient pas corrigées uniquement aux échelons inférieurs, mais aussi au sommet.
23. La ligne politique doit être constamment contrôlée par la base (discussion interne).

24. On ne peut se contenter de changer de politique sans le dire, ou même en se cachant, semant ainsi la confusion et le désarroi. Il faut rendre compte avec précision aux membres du parti de tout changement de politique, soumettre les erreurs commises à une véritable auto-critique, au lieu de rejeter mécaniquement la faute sur les échelons inférieurs ("les décisions du Nième congrès du Parti n'ont pas été correctement appliquées").
25. Il faut poser ici le problème de la direction, du renouvellement des cadres moyens et inférieurs. Celui qui ne prévoit pas, qui reste à la traîne des événements, est un mauvais dirigeant qui ne fera que céder à la pression des masses.
26. Chercher dès maintenant comment prévenir d'avance la bureaucratization d'une organisation révolutionnaire vivante. Pourquoi le simple ouvrier devient-il si vite un bonze quand il est promu cadre ? Le meilleur critère: l'adoption de la morale sexuelle dans le domaine du mariage et de la vie de la jeunesse !
27. A quoi reconnaître le futur traître, agent provocateur, transfuge, celui qui retournera sa veste au moment décisif, avant même qu'il le sache ou le pressente lui-même ? (Goût des mondanités, de la diplomatie, souplesse dans la défense de son propre point de vue, camaraderie excessive, protestation véhémement de ses sentiments révolutionnaires, etc.).
28. Comment identifier les traits de caractère du révolutionnaire sûr ? (Simplicité du maintien, aptitude au contact immédiat, attitude naturelle dans le domaine sexuel, pas de bavardage, adhésion au socialisme non seulement sentimentale, mais en premier lieu intellectuelle, pas de comportement de bonze dans les fonctions supérieures, pas d'attitude patriarcale à l'égard de la femme et des enfants).
29. Structure du futur parti: qualité de l'élite, et non quantité ! L'élite (parti) + la masse des sympathisants = facilité de recrutement. Rétablir la période d'épreuve avant l'admission.

30. Ne pas surcharger les responsables ! Leur accorder des loisirs sans restriction ! Ne pas renoncer à la vie privée, mais l'avoir bien organisée ! Toujours former et tenir en réserve des remplaçants. Fractionner le travail. Sessions brèves et allant au fait ! Favoriser la critique effective, exclure impitoyablement la chicane ! Toujours comprendre d'abord le point de vue de l'autre ! Eviter les actions sans lendemain, les "campagnes", mais agir le plus en profondeur possible, jusqu'à ce que l'action se déclenche d'elle-même.
31. Pas d'héroïsme inutile ! Ne pas être fier du martyr, mais ménager ses forces ! Il n'est ni difficile ni glorieux d'aller en prison, mais le grand art, c'est de ne pas aller en prison ! Ne pas proclamer la "solidarité prolétarienne", mais pratiquer une solidarité réelle (cf. les défauts du "Secours rouge").
32. Les conflits et rapports de type personnel gênent souvent le travail ! Apprendre, non pas à éliminer les questions personnelles, mais à les politiser (par ex. la femme qui retient son mari par jalousie ou réciproquement).
33. On doit apprendre à changer d'avis; ce qui ne signifie pas être dépourvu de convictions; vérifier si l'attachement à l'organisation et à des idées reçues n'empêche pas de voir la réalité en face (l'organisation révolutionnaire, la solidarité consciente en elle, sont la base du travail révolutionnaire pour l'individu; lorsqu'elle devient inconsciemment un substitut du foyer et de la famille, elle peut obscurcir la vision du réel).
34. Toujours donner pleine publicité dans le parti aux problèmes intérieurs (cela n'est évidemment valable que tant que le parti est légal). La politique secrète à l'intérieur du parti est nuisible. Qui dissimule son opinion n'est pas des nôtres. De même pour celui qui met la cause de la révolution au service de la tactique, et non l'inverse.
35. Développer sa propre initiative ne signifie rien d'autre que voir la vie sans œillères et en tirer les conséquences.

INDEX DES MOTS DIFFICILES
(extraits)

Dialectique	Façon d'envisager les phénomènes par référence à leurs contradictions internes.
Fétiche	Objet idolâtré.
Formalisme	Considérer la forme en négligeant le contenu.
Freud	Neurologue viennois, fondateur de la psychanalyse, méthode scientifique d'analyse et d'influence des processus mentaux. La psychanalyse montre l'importance majeure des pulsions et désirs sexuels inconscients, refoulés de la conscience, dans la formation du caractère et l'origine des maladies mentales.
Economisme	Explication des événements uniquement par les situations économiques.
Economie sexuelle	Structure de la vie sexuelle dans des conditions sociales déterminées; en un sens plus étroit, analyse scientifique de ces conditions à l'aide de la méthode matérialiste-dialectique.

LIVRES DE WILHELM REICH ACTUELLEMENT DISPONIBLES :

LA REVOLUTION SEXUELLE (10/18), 6 F.
PSYCHOLOGIE DE MASSE DU FASCISME (La Pensée molle), 9 F.
LE COMBAT SEXUEL DE LA JEUNESSE (Gît-le-Cœur), 5 F.
LA FONCTION DE L'ORGASME (L'Arche), 19 F.
L'ANALYSE CARACTERIELLE (Sinelnikoff), 16 F.

Sur Wilhelm Reich:

Michel Cattier: "La vie et l'œuvre du Dr. Wilhelm Reich",
La Cité, diffusion Maspero, 18 F.
(bon livre de vulgarisation)

Constantin Sinelnikoff: "L'œuvre de Wilhelm Reich",
Petite collection Maspero, 2 vol., 12 F.
(analyse chronologique de l'œuvre de Reich dans la période européenne. Bibliographie pratiquement complète)

Imprimé par l'éditeur

Dépot légal: 2^e trimestre 1971